NINO DANS LA NUIT
AU CINÉMA LE 18 MARS

CONTACTS

PRESSE

VALERIE DEPREEUW
04 79 21 87 41
valerie.depreeuw@gmail.com

DISTRIBUTION

Vivien Vande Kerckhove
04 77 64 90 88
vivien@obrother.be
www.obrother.be

O'BROTHER

SYNOPSIS

À 20 ans, Nino Paradis refuse de croire que la vie n'est qu'une suite de désillusions, que les rapports humains se réduisent à l'exploitation ou à la compétition. Il aime Lale d'un amour incandescent et puise sa force dans la nuit et la fête, car il le sent : au bout de la nuit, quelque chose de meilleur les attend.

ENTRETIEN AVEC LAURENT MICHELI

NINO DANS LA NUIT est un roman, dont l'écriture est brute et poétique. Comment avez-vous travaillé l'adaptation ?

C'était un des grands enjeux avec Clara Bourreau la co-scénariste : garder la singularité du roman, son énergie, sa brutalité, son lyrisme. C'est quelque chose qui a guidé toutes les étapes de la fabrication du film. La radicalité du roman et de son personnage principal a inspiré la radicalité du film.
Avec Clara Bourreau, on a travaillé sur la sensorialité, sur les contrastes, sur cette tension permanente entre la beauté et la violence. En même temps, il a fallu tirer un fil narratif plus clair que dans le livre, qui est plus fragmentaire, presque chronique. On voulait en faire un récit plus tenu.
Très vite, il m'est apparu que ce film allait devoir user de toutes sortes d'outils pour retrouver ce lyrisme et cette brutalité singulière du roman. Développer à la fois un aspect presque documentaire, dans la captation de la vie, et en même temps une mise en scène très pensée, parfois même baroque.
J'avais envie d'un film très contemporain, ancré dans le réel, mais porté par un regard lyrique sur les personnages et sur leur monde, pour ne jamais les enfermer dans un misérabilisme, mais plutôt montrer leur force de vie.
La voix-off, d'ailleurs, nous est apparue très rapidement comme un outil essentiel. Elle permettait de retranscrire la poésie du personnage avant même celle du roman, de faire exister cette voix intérieure, tantôt cynique tantôt désemparée, mais toujours tournée vers l'humain.
Ce contraste entre la dureté du quotidien et la poésie du regard de Nino était fondamental.

Quelles ont été vos influences pour la mise en scène ?

Ce qui a beaucoup guidé la mise en scène, c'est le contraste. L'idée, c'était de faire coexister ces mondes apparemment opposés, pour que le film ait quelque chose d'assez libre, d'assez baroque, à l'image du personnage.
J'ai pensé l'écriture et la mise en scène comme celles d'un roman picaresque : on suit un anti-héros qui va d'aventure en aventure, d'épisode en épisode, et qui, au fil de ses rencontres, traverse différentes strates de la société. Ce parcours dessine un portrait de notre époque à travers les marges, les débrouilles, les excès.
En termes de références, le cinéma des frères Safdie m'a beaucoup inspiré, notamment *Mad Love in New York* (*Heaven Knows What*), pour cette énergie brute, ce danger permanent qui habite les personnages. J'ai aussi été inspiré par Wong Kar-wai, pour les couleurs, la lumière, les cadres, et cette manière d'insuffler de la mélancolie. Avec le chef opérateur, on a parfois utilisé des focales très courtes pour accentuer cette proximité sensorielle très particulière avec les personnages, qui décale le réel.
Enfin, il y a aussi une influence de Gaspar Noé, notamment dans la manière d'aborder la fête et la drogue comme des expériences sensorielles et existentielles.
Et sur le plan visuel, on s'est nourri du travail du photographe Michal Chelbin, dont les portraits dégagent une intensité brute et poétique qui nous semblait très proche de l'univers de Nino.
La lumière du film devait contribuer à l'élaboration d'un langage immersif et sensoriel, tout en renforçant le lyrisme que je souhaitais insuffler au film. Qu'ils s'agissent des séquences du quotidien ou des fêtes, nous avons cherchés à créer des états lumineux capables de traduire l'intériorité des personnages. Cette approche s'inscrit dans une filiation plus expressionniste.

Et la musique insuffle une identité structurelle au film…

En effet, la musique joue un rôle essentiel dans cette construction, presque comme un personnage à part entière. Les protagonistes sortent beaucoup, ils font la fête, et c'était essentiel de trouver une identité musicale forte pour le film. J'ai très vite pensé à BFRND, qui compose à la fois pour son propre projet musical et pour les défilés Balenciaga. Son univers était en totale résonance avec Nino : à la fois tendre et brutal, électronique et orchestral, contemporain et profondément sensible. Il y a dans sa musique une vraie liberté, une puissance émotionnelle et visuelle qui participe au rythme du film.

Nino est un personnage à la fois violent, fragile et profondément amoureux : comment avez-vous abordé ce paradoxe dans votre mise en scène ?

C'est effectivement un personnage complexe, ce qu'on pourrait appeler un anti-héros. C'est quelqu'un d'imparfait, plein de contradictions, et c'est précisément ce qui m'intéressait. J'avais envie de montrer un personnage avec ses failles, ses erreurs, ses excès, comme les gens dans la vraie vie. Je trouve important que le cinéma ose regarder ces personnages-là, ceux dont on a parfois peur, à qui on a envie de dire : "ne fais pas ça, ne va pas là, tu fais les mauvais choix." Un peu comme à un petit frère qu'on voudrait protéger, mais qu'on regarde se brûler.
Je voulais que Nino soit toujours sur un fil, qu'on ne sache jamais de quel côté il va tomber. C'est comme s'il avançait sur une crête, avec un vent qui le pousse sans cesse d'un côté ou de l'autre. On a peur pour lui, on sent qu'il pourrait basculer, mais il trouve toujours une forme d'équilibre instable, fragile, presque poétique. C'est un funambule, c'est un personnage désœuvré, en marge, mais qui cherche sans cesse la lumière, un poète 2.0 qui écrit sur l'application Notes de son téléphone.

Il est tout le temps en réaction, il a du mal à être actif pour lui-même parce qu'il n'a pas le temps et qu'on ne lui en laisse pas l'opportunité…
Le choix d'Oscar Louis Högström a été déterminant. Il a cette sensibilité très particulière : un regard à la fois humide et sombre, une douceur dans les traits, et une intensité qui affleure tout le temps. Il porte en lui cette contradiction entre la violence et la tendresse, entre la rage et la douceur. Il avait cette complexité que je cherchais pour Nino — quelque chose d'à la fois brut et profondément humain.

Comment avez-vous travaillé avec Oscar Louis Högström (Nino) dont c'est un des premiers rôles principaux ? L'approche a-t-elle été différente avec Mara Taquin, Bilal Hassani et Théo Augier ?

Il me semble essentiel d'établir une relation forte avec les acteurs principaux, une relation de travail suffisamment profonde pour qu'une confiance presque totale puisse s'installer. C'est ce lien qui permet d'explorer ensemble des zones plus inconfortables, parfois vertigineuses, tout en gardant de la douceur et de la bienveillance. Oscar est quelqu'un d'entier, d'extrême parfois dans sa manière d'aborder le jeu. C'est un acteur très généreux, qu'il faut parfois presque protéger de lui-même.

Le film explore une jeunesse solidaire et dont les amitiés forment une seconde famille : comment avez-vous pensé la dynamique de groupe ?

En privilégiant l'idée de collectif comme solution à l'écrasement de la société et parler de la notion de famille choisie. Avec ce film, j'avais donc envie de créer un véritable groupe. C'était déjà une intention au moment du casting, et

je l'ai prolongée ensuite en organisant une sorte de résidence dans le sud de la France — là d'où vient le personnage de Nino. On a loué un Airbnb avec la production et je suis parti quelques jours avec les quatre interprètes principaux. L'idée, c'était qu'ils se rencontrent, qu'ils fassent bande, qu'ils deviennent une petite famille avant même le tournage.
Dès les premiers jours, j'ai senti entre eux une vraie proximité, comme s'ils se connaissaient depuis toujours alors qu'ils venaient à peine de se rencontrer. C'était assez magique.
Pendant cette résidence, on a beaucoup parlé — des personnages, de la vie, de leurs rêves, de leurs manques, du monde dans lequel ils vivent. On a surtout appris à se connaître. C'est de là qu'est née la confiance, cette énergie de groupe qui traverse tout le film.

Le film est traversé par une critique sociale (travail précaire, logement indécent, rapport à la police) : quelle importance avez-vous voulu lui donner ?

Comme je le disais, l'idée était de dresser un portrait, de faire un tableau d'une société à un moment donné, dans un endroit du monde, à travers une certaine jeunesse. NINO DANS LA NUIT est, pour moi, un film profondément politique, mais aussi profondément vivant. Le politique ne devait jamais être décorrélé de la vie ni du vivant. Le politique est partout, dans les corps, dans les choix qu'on fait ou qu'on subit.
Ce que je voulais raconter, c'est cette génération qui se sent écrasée en permanence. Ce sont des jeunes héritiers d'un monde abîmé par les générations précédentes — par le capitalisme, le mercantilisme, l'individualisme — et qui cherchent, malgré tout, une nouvelle manière de remettre l'humain au centre. Ils sont à un âge déterminant, celui où l'on choisit une direction pour sa vie, mais dans un contexte où on leur laisse de moins en moins de temps, de marges de manœuvre, ou même le droit de se tromper.
J'avais envie de montrer cette tension-là et de montrer comment des individus, malgré les contraintes du politique, continuent d'inventer, de créer, d'aimer, de danser, de vivre.

Le récit met en tension la violence et la tendresse : est-ce que c'est cela, selon vous, le cœur du film ?

Oui, je crois que c'est le cœur du film, mais aussi le cœur de mon cinéma depuis mes débuts. J'ai toujours raconté des personnages en lutte avec le monde dans lequel ils vivent, qui ont la sensation d'y être à l'étroit, d'être mal ajustés à ce qu'on attend d'eux. Ce sont des êtres qui cherchent à exister malgré tout, à crier malgré tout qu'ils ont leur place, même s'ils doivent l'inventer.
Mes personnages aspirent toujours à une forme de tranquillité, à un endroit de douceur où poser enfin leur souffle. Il y a dans le film cette phrase de Nino, quand il parle avec Lale de leur rêve de futur : "Ce serait bien d'avoir une vie simple."
Ils cherchent à s'extraire de la violence, à retrouver un espace de tendresse, qu'ils portent déjà en eux.
Et c'est aussi ce que je ressens face au monde d'aujourd'hui : une urgence de douceur. C'est peut-être naïf, mais je crois profondément que la tendresse est une forme de résistance.

Dans le film, les moments de fête (raves, soirées) apparaissent à la fois comme une échappatoire et comme un lieu de danger. Que représentent-ils pour vous ?

J'ai commencé à écrire ce film à la fin du confinement, à un moment où les espaces de fête étaient interdits, voire criminalisés. Et quelque chose est réapparu alors, quelque chose qui a toujours existé dans le milieu de la nuit : l'idée de l'interdit, mais aussi celle de la libération. La nuit, c'est le lieu où les tensions se relâchent, où les oppressions se dissolvent un instant.

Pour moi, la fête est profondément politique. Elle l'a toujours été. Ce n'est pas seulement danser sur de la musique : c'est un geste collectif, ancestral, un besoin humain de se rassembler, de partager la liesse, d'altérer parfois la conscience pour se sentir vivant autrement. J'ai la conviction que plus une société est répressive, plus le besoin de fête se fait vital — parce que c'est là que les corps se libèrent, que le mental s'arrête, qu'une forme de plénitude devient possible.

Mais c'est aussi un lieu de danger, un espace où l'on peut se perdre. La nuit est le territoire de tous les possibles, du sublime comme du vertige. C'est un endroit magnifique, mais aussi fragile, toujours sur une crête — comme Nino lui-même.

LAURENT MICHELI

Laurent Micheli est diplômé de l'INSAS à Bruxelles en 2007. Il commence sa carrière au théâtre en jouant dans des productions belges et françaises pendant dix ans, avant de mettre en scène plusieurs spectacles, notamment avec la compagnie Madame Véro.

En 2016, il réalise un premier long métrage autoproduit, *Even Lovers Get the Blues,* avant d'intégrer l'atelier scénario de La Fémis à Paris. Ce film, salué pour son exploration de la sexualité, lui vaut une nomination du Meilleur premier film aux Magritte du cinéma.

Après avoir suivi la résidence Émergence à Paris, il réalise *Lola vers la mer* (2019), avec Benoît Magimel et Mya Bollaers, qui fait ses débuts d'actrice dans le rôle d'une jeune fille transgenre de 18 ans. Le film, acclamé par la critique, est sorti dans une quinzaine de pays et sélectionné dans de nombreux festivals à travers le monde. Il a remporté une vingtaine de prix, dont deux Magritte du cinéma, et a été nommé au César du Meilleur film étranger.

LISTE ARTISTIQUE

Nino	Oscar Louis Högström
Lale	Mara Taquin
Malik	Bilal Hassani
Charlie	Théo Augier
Giulia	Alma Dubois
Adriaan	Geert Van Rampelberg
Valentin	Félix Maritaud
Booker	Arieh Worthalter

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Laurent Micheli
D'après le roman	Nino Dans La Nuit De Capucine Azaviele et Simon Johannin Aux Éditions Allia
Scénario et dialogues	Laurent Micheli
Image	Clara Bourreau
Musique originale	Florian Berutti
Décors	BFRND
Casting	Julián Gómez Julie Allione, Michael Bier
1er assistant mise en scène	David Baldari
Ingénieur du son	Yolande Decarsin
Montage	Léo Parmentier
Scripte	Aurélie Nolf
Costumes	Clément Vachelard
Maquillage	Sarah Roman
Coiffure	Agathe Bernardon
Régisseur général	Roxane Timperman, Nathan Mysius
Directeur de production	Ben Pigeard
Produit par	Carole Scotta, Eliott Khayat
Co-producteur	Benoit Roland

UNECOPRODUCTION WRONG MEN ETHAUT ET COURT – AVEC L'AIDEDUCENTREDU CINÉMAET DEL'AUDIOVISUEL DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES – AVEC LA PARTICIPATION DE LA RÉGION DE BRUXELLES-CAPITALE – SCREEN.BRUSSELS – AVEC LE SOUTIEN DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE, DU PROGRAMME CREATIVE MEDIA DE L'UNION EUROPÉENNE, DE LA PROCIREP ET DE L'ANGOA – EN COPRODUCTION AVEC BNP PARIBAS FORTIS FILM FINANCE, RTBF (TÉLÉVISION BELGE), PROXIMUS, BE TV ET ORANGE – EN ASSOCIATION AVEC HAUT ET COURT DISTRIBUTION, MEMENTO INTERNATIONAL, SG IMAGE 2023, CINÉMAGE 18 – AVEC LE SOUTIEN DU TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL BELGE – DÉVELOPPÉ AVEC LE SOUTIEN DE COFINOVA DÉVELOPPEMENT 17

DISTRIBUTION BELGIQUE : O'BROTHER DISTRIBUTION

AU CINÉMA LE 18 MARS